L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : **8 francs** (Prix unique)

3e ANNÉE. — 1898 No 4

SOMMAIRE

EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE



Phot. Couturier, 31, boul. Beaumarchais.

Par suite d'angoisses et de tribulations accumulées, qui rendent difficile la constante vision du but poursuivi, *L'Humanité Intégrale* n'a pu encore régulariser sa publication de cette année, et nous arrivons bien tard pour parler nous aussi de cette femme d'élite, de cette initiatrice à l'âme de feu, de cette sœur si sympathique et si modeste, qui, depuis quelque temps, nous avait fait le plus simplement du monde l'honneur de sa collaboration et qui avait bien

voulu confier à notre organe le germe de cette grande et belle idée: *Les Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle.*

Quel vide pour tous que l'envolement d'une telle force! Quel vide pour la cause féministe, qu'elle incarna si héroïquement, jusqu'à succomber à la tâche, épuisée d'abord par le surmenage, et ensuite frappée de cette congestion cérébrale qui devait l'emporter! Quel vide pour la cause humanitaire, dont elle entrevoyait la victoire par la victoire même du féminisme, considéré comme facteur indispensable de la rénovation de l'Humanité! Et quel vide tout particulièrement pour son compagnon de cœur et d'esprit, pour celui qu'on ne pouvait et qu'on ne saurait séparer d'elle, pour cet époux si cruellement déchiré et qu'une méchanceté intéressée voulut plus cruellement déchirer encore! Oui, quel vide pour ce bon et digne Potonié-Pierre (que leurs deux noms soient à jamais unis!), vers qui s'éleva une si unanime et chaleureuse protestation de sympathie!

Quel désastre ce serait, si une telle force était perdue! Mais non, ce n'est pas possible! Cela n'est pas!

Ce qu'elle fut? Pourrions-nous le dire en quelques mots, sans rester audessous de ce qui fut écrit par de plus autorisés? Qu'on se rappelle les éloquentes paroles de Mme Séverine, dans *La Fronde*:

« Elle fut, cette Eugénie Potonié-Pierre qui vient de mourir, un des plus rares exemples de courage patient, de volonté imperturbable, que l'on puisse citer.

« Comme tous ceux qui, contribuant à l'avénement d'une ère nouvelle, s'y prennent trop tôt — précurseurs et non profiteurs! — elle ne connut, de l'œuvre en élaboration, de cet affranchissement féminin auquel elle avait consacré son existence, que la période obscure, confuse, chaotique; que les rancœurs, les déboires, les déceptions, les sacrifices, la lassitude profonde...

« Et rien ne la découragea! Dans sa pauvreté fière, sous sa robe de laine, elle continuait de marcher, vivante

.... en son rêve étoilé!

« C'est de ceci que je l'admire, et qu'il la faut admirer! Elle avait la foi, à sa façon; et, quelque opinion que l'on professe, on ne peut que saluer très bas ces âmes ardentes — ces âmes vestales des derniers enthousiasmes, des cendres du feu sacré! ...

« ... Elle a beaucoup travaillé — autant, cette intellectuelle, que n'importe quelle ouvrière besognant de ses mains! — elle a beaucoup réfléchi, âprement voulu le bien. Elle a aimé les pauvres, les bêtes, tout ce qui souffre, tout ce qui peine... que la flamme lui soit légère, que la terre fleurisse de quelques roses son austère tombeau! »

Notre vaillante amie prodigua de tous côtés, dans la presse, sa pensée et son action; mais elle collabora surtout à *La Citoyenne*, de Mme Hubertine Auclert,

puis au *Journal des Femmes,* de Mme Maria Martin. Elle créa, avec Mme Martin, le groupe *La Solidarité des Femmes*, auquel elle consacra tout son dévouement et qu'elle vivifia d'une activité incessamment renouvelée. Elle fonda, d'autre part, la *Fédération française des Sociétés féministes* et organisa le congrès de 1892 avec plein succès. Elle participa ensuite, avec son groupe, et de concert avec la *Ligue française pour le Droit des femmes,* à l'organisation du Congrès international de 1896, que présida Mme Maria Pognon.

Il faut aussi, dit M. Edmond Thiaudière dans la revue *L'Arbitrage entre Nations*, « la louer hautement d'avoir créé avec miss Robinson *L'Union internationale des femmes pour la Paix,* et d'avoir rêvé la formation de ces *Phalanges d'harmonie intellectuelle,* renouvelées de la conception fouriériste, et qui, à les supposer réalisables, feraient certainement progresser l'Humanité ». M. Edmond Thiaudière ajoute : « Bretonne d'origine (elle était née à Lorient en 1844), Eugénie Potonié-Pierre avait dans le caractère cette admirable ténacité pour le bien d'où sortent parfois des prodiges. Une extrême bonté s'alliant en elle à une haute intelligence, c'était dans toute l'acception du terme une âme supérieure. Puissent les hommages, qui ne manqueront pas à cette noble mémoire, adoucir le désespoir si explicable de son mari, dont elle partageait le labeur et les idées, et qui lui-même pensait et agissait d'accord avec elle en toutes choses ! »

Et cette militante était un poète exquis. Nous avons sous les yeux deux sonnets tout à fait remarquables, qui nous ont été confiés par notre bien cher ami Edmond Potonié-Pierre, et que seul le manque de place nous empêche de publier pour aujourd'hui. Dans ses derniers placards *(Petits plaidoyers contre la Guerre,* Placards XLI, XLI bis, et suivants, consacrés à la bien-aimée), notre ami fait connaître des pages littéraires, particulièrement des nouvelles, pour la plupart inédites, où nature, pensée et sentiment s'unissent et palpitent dans une pénétrante harmonie. (On peut demander ces placards à M. E. Potonié-Pierre, à Fontenay-sous-Bois, Seine.) Et ceci nous amène à rappeler les ouvrages qu'ils composèrent ensemble et qu'ils firent paraître sous leur double nom, tels que *Mlle Collignon* et *Un peu plus tard,* qui ne se trouvent plus en librairie et que nous espérons bien voir rééditer.

Eugénie Potonié-Pierre s'est éteinte le 12 juin, au matin, après un regard soudain vers l'au-delà, où elle entrevoyait sa mère, dans un suprême moment de lucidité. Tous les journaux ont dit le scandale sans nom qui se produisit le 14 juin au Père-Lachaise, par suite d'odieuses machinations tendant à violer l'expresse volonté de la morte, qui avait formellement demandé des obsèques civiles et l'incinération. Mais les hommages n'en furent pas moins rendus malgré l'absence du cadavre ; et une énergique, unanime protestation retentit, qui vint jeter un peu de baume au cœur doublement crucifié d'Edmond Potonié-Pierre. Nous voudrions pouvoir redire les profonds accents que firent entendre

M[mes] Paule Mink, Bogelot, Maria Martin, Griess-Traut, Maria Pognon, Vincent, Roques, Coutant, Oddo, Denisard, la vibrante allocution de M. Jean-Bernard. Du moins sommes-nous heureux de pouvoir reproduire le discours de M[me] Marya Chéliga, d'après le texte qu'elle a eu l'obligeance de nous communiquer et dont nous la remercions bien vivement :

Discours de M[me] Marya Chéliga

C'est au nom de l'Union universelle des Femmes, association internationale, que je prends la parole afin de rendre hommage à celle dont la vie entière fut vouée à l'apostolat de la Fraternité.

Son cœur fut plein de compassion pour tout ce qui souffre ; une immense pitié éleva son âme au-dessus de tout ce qui divise l'humanité, l'incite aux luttes sanglantes, à la haine implacable et fratricide. Elle travailla, avec une si généreuse ardeur ! à l'avènement de l'ère nouvelle — que nous pressentons tous — à la réalisation de réformes sociales dont le but est le bonheur pour tous, à l'évolution de la conscience humaine, encore tant asservie aux multiples préjugés.

Et ce ne sont point des vaines paroles d'éloge funèbre que je prononce en honneur de la morte : depuis des années j'ai vu Eugénie Potonié-Pierre à l'œuvre, j'ai eu maintes fois l'occasion d'apprécier son désintéressement absolu, son admirable sincérité, son amour pour toutes les causes humanitaires, qu'elle défendait avec un zèle, un courage, un dévouement vraiment héroïque. Aujourd'hui, le chemin est frayé, et le féminisme s'avance — telle une solide et preste locomotive qui remorque les wagons remplis d'élégants voyageurs — vers une destination qui ne semble plus avoir rien de chimérique, mais pour les premiers pionniers ce chemin fut dur à franchir, et pénible, et même dangereux !.. Eugénie Potonié-Pierre appartient à ce cortège précurseur de semeurs d'idées qui n'attendaient aucune récompense pour leur labeur, sauf la douce satisfaction d'avoir rempli plus que leur devoir. Elle égrena ainsi sa vie au jour le jour, jusqu'au dernier où la mort ferma ses yeux pour l'éternel sommeil.

Mais, bien que son corps usé par la lutte vienne de disparaître, bien que nous pleurions la camarade, la sœur que nos yeux ne verront plus jamais, sa pensée reste parmi nous, plus que jamais vivante. C'est l'unique consolation, mais elle est vraiment grande, et elle doit verser un baume sur le cœur de notre cher camarade Edmond Potonié-Pierre, elle doit le soutenir dans sa douleur de la séparation avec celle qui fut la moitié de sa vie et de son âme. La mort n'est qu'apparente pour ceux qui ont voué leur existence à l'idéal. L'avenir, en réalisant les vœux les plus chers de notre vaillante camarade, la fera revivre, ainsi que tous les apôtres dont la vraie apothéose sera le triomphe de leurs généreuses idées quant à la Justice, la Liberté, le Bonheur de la grande famille humaine.

Je dois encore, au nom de toutes les femmes qui luttent dans nos rangs, exprimer au brave et dévoué compagnon de notre regrettée collègue, le sentiment d'une reconnaissance émue. Le bonheur dans le ménage, l'union la plus parfaite de cœur et d'âme, l'harmonie intellectuelle entre époux, c'est encore un rêve bleu, rarement réalisé par la vie... Or, nous savons tous combien inaltérable fut l'affection qui lia ces deux êtres d'élite par les plus sacrés des liens... Ils sont rares encore les maris qui veulent respecter dans leur compagne l'individualité, l'activité consacrée au but qui dépasse la limite du foyer domestique, l'indépendance intellectuelle. C'est pourquoi je remercie Edmond Potonié-Pierre d'avoir fleuri l'existence d'Eugénie d'une sincère tendresse, dont le charme exquis rend la vie moins amère et la mort très douce, comme illuminée par le souvenir du bonheur passé. Votre femme fut heureuse, elle vous chérissait de tout son cœur, bon et loyal ami, nous vous remercions pour elle !

MARYA CHÉLIGA.

Pour terminer, les paroles suivantes ont été prononcées au nom de *L'Humanité Intégrale :*

Parmi l'affluence des voix qui s'élèvent en un concert de sympathie et de gratitude vers la noble travailleuse, vers la militante humanitaire qui vient d'achever, hélas! trop prématurément, une admirable journée de travail initiateur, il y a lieu — pour les plus modestes composantes de ce vaste tribut — de s'attacher à la note spéciale que la nature des collaborations et des communions d'idées leur ont plus particulièrement répartie, afin que dans cette symphonie de cœurs si profondément émus, si péniblement affligés, s'unissent les accents les plus divers en une même chaleureuse harmonie.

Je me joins donc du fond de l'âme à toutes les paroles prononcées ici, et certes, je n'aurais pas eu l'outrecuidance d'apporter une voix de plus parmi tant d'autres combien davantage autorisées, si je ne me sentais un devoir tout spécial à remplir, si, en même temps qu'un suprême remerciement à exprimer, je n'avais à saluer le sillage d'un vivant symbole et à proclamer un espoir.

D'autres vous ont dit la vaillante féministe, l'une des premières à l'œuvre capitale de l'affranchissement de la femme ; ils ont rappelé sa pureté de caractère, sa simplicité de vie, ce dévouement inlassable par lequel, littéralement, elle devait mourir à la peine ; ils se sont fait l'écho de tant d'efforts incessamment accumulés, renouvelés, génialement rajeunis et multipliés, au cours des années laborieuses et vibrantes. Je ne m'étendrai donc pas sur ces sujets que je craindrais d'ailleurs d'amoindrir en y touchant; mais, au nom de la petite revue *L'Humanité Intégrale*, je crois ne pouvoir me défendre d'évoquer ici la dernière pensée, quelque chose comme la pensée testamentaire de notre sœur Eugénie Potonié-Pierre ; je veux parler de sa belle tentative des *Phalanges inter-*

nationales d'harmonie intellectuelle. C'est dans *Les Petits plaidoyers contre la guerre* que l'idée prit son premier essor. Puis *L'Humanité Intégrale* fut profondément heureuse de voir accueillir son modeste concours; d'autres organes encore s'ouvraient à cette noble entreprise; des adhésions précieuses étaient déjà recueillies. La nouvelle œuvre de notre a. .e s'élargissait. C'est alors que s'abattit la catastrophe sur sa pensée, sur son action et sur sa vie.

Les temps étaient-ils mûrs? L'idée aurait-elle déjà prospéré? Avec une telle réalisatrice, — malgré les objections, malgré les difficultés incontestables, — il n'était pas impossible de l'espérer.

Quoi qu'il en soit, le germe est semé; et le bon grain, quelles que soient les périodes de vie latente qu'il ait à subir, finit toujours par fructifier. Permettez donc que ce grain d'avenir soit une fois de plus projeté vers des esprits capables de l'évoluer; et, pour l'exactitude de la semence, qu'il en soit redit la formule, quant aux points essentiels:

« Sont en voie de formation, écrivait-elle, des phalanges d'harmonie intellectuelle; autrement dit des centres de recherches, des foyers d'idées à recueillir et à répandre, des creusets d'aspirations à tenter de réaliser.

« Ce serait la *centralisation pour l'expansion* des idées et des espoirs de progrès en sociologie, en philosophie, en psychologie, en art, en science, centralisation tentée par chaque phalange et répercutée de phalange en phalange et de toutes les phalanges en le monde entier, presse et opinion.

« Il faut des esprits ouverts et de bonne volonté pour mener à bien cette fédération *harmonienne,* d'autant plus puissante qu'elle sera désintéressée.

« Le plan est extrêmement vaste, puisque l'action doit être cosmopolite, la recherche constante, la propagande ininterrompue...

« Il s'agirait, pour chaque *phalangien-harmonien :* 1° de réunir des renseignements progressistes en le genre qui lui serait le plus familier, de communiquer ensuite ces renseignements à toutes les autres phalanges, qui les répandraient autour d'elles dans la presse et dans l'opinion (cela peut produire un énorme éparpillement); 2° de recueillir les renseignements et correspondances envoyés par les membres d'autres phalanges et de les propager par tous les moyens possibles... »

Pour ne point abuser du temps, j'ai dû, dans cette citation, me borner aux phrases essentielles; mais elles suffisent à caractériser la vaste et féconde pensée qui fut, je le répète, comme la pensée testamentaire de cette admirable travailleuse.

Oui c'était bien l'Humanité de demain, l'Humanité d'harmonie, qu'elle avait entrevue, et qu'elle tentait de réaliser d'une manière vivante, par un rythme respiratoire de centralisation et d'expansion, en faisant d'abord appel aux éléments les plus affinés, les plus capables de comprendre et d'effectuer cette tentative initiatrice.

Et qui pouvait mieux qu'elle entrevoir l'Humanité prochaine, — elle qui, après avoir consacré sa vie à la cause féministe, déclarait dernièrement au Congrès de Bruxelles que le féminisme n'était pourtant qu'une étape pour arriver à l'humanisme, à l'humanisme complet, à « l'humanisme intégral », suivant l'expression de M. Léopold Lacour. — Là, en effet, est le véritable point de vue. Et ce point de vue n'était pas pour elle une notion théorique; c'était sa vie elle-même. Elle n'était pas seulement la femme; elle était l'être humain tout entier, car elle était *le couple;* c'est-à-dire qu'avec le compagnon de sa vie, si cruellement éprouvé en cette heure poignante, elle avait réalisé, ils avaient tous deux réalisé un tel idéal de liberté et d'amour qu'ils ne formaient en réalité qu'un seul être en deux sexes. Et c'est ce vivant symbole du *Couple-citoyen,* si bien réalisé par eux, dont je disais tout à l'heure que je tenais à saluer le sillage.

Le sillage! Est-ce bien le mot? Le sillage, c'est-à-dire la trace vaine, fugitive, de quelque chose qui passe et disparaît? Eh bien! non, permettez-moi de le dire, ce mot ne représente pas ma pensée. Je ne voudrais violenter ici les convictions de personne; mais puisque, sans adhérer entièrement aux idées de *L'Humanité Intégrale,* notre éminente amie n'avait pas craint de nous témoigner sa confiance et de travailler en notre compagnie, qu'on veuille bien me permettre de ne pas complètement passer sous silence les convictions qui sont le fruit de nos études et les espoirs qu'elles nous ouvrent. (L'essentiel est que la pensée soit libre; et tout peut se proposer, du moment que rien ne s'impose.)

Oui, cher ami, vous qui restez, il serait trop cruel, après avoir été un couple fait, de n'être plus qu'un débris de couple, une moitié désemparée de ce qui fut un être double, de ce qui fut le véritable élément social de l'Humanité future. Mais, je crois pouvoir vous l'affirmer, parce que, en même temps que l'expérience des faits, c'est l'expérience de toutes mes fibres, ce qui a été ne peut pas cesser d'être; le néantisme est absurde; il n'y a que la vie qui soit vraie, éternellement vraie; et surtout la vie de l'amour, par qui l'homme commence à se diviniser.

Que tous les lutteurs de la transformation sociale ne s'attellent pas déjà à de semblables problèmes, soit; cette provisoire abstention est peut-être utile, pour leur tâche immédiate. Mais qu'ils ne se prononcent pas négativement sur ce qu'ils n'ont pas étudié. Qu'ils se contentent de s'insurger contre les dogmes oppresseurs; et, pour le reste, qu'ils imitent la sage réserve de Jaurès dans cette belle péroraison d'un récent article:

« Certes, l'homme ne renoncera pas à interroger le mystère du monde : et « c'est sans doute vers le haut problème de l'univers que reviendront sans « cesse les pensées et les conversations des hommes enfin affranchis. Mais la « brutalité d'un dogme ne pèsera plus sur eux. Ils pourront suivre leur pensée « et leur rêve sans se heurter à une puissance d'oppression, et sans inquiéter

« des cœurs amis... C'est d'un même essor, harmonieux et libre, que tous les « esprits monteront dans la vérité élargie, dans les grands espaces de la « pensée et du rêve. » (1).

Ami, vous qui restez, vous, le champion de la paix et de la justice, continuez noblement votre œuvre qui vous sauvera de la torture du déchirement; en la continuant, vous continuez celle de la compagne bien-aimée, vous l'attirez vers vous, vous l'unissez à vous de nouveau, vous reconstituez le couple en vous, — jusqu'à l'heure où ayant aussi achevé votre féconde journée de travail, vous irez recommencer avec elle, en pleine joie combien méritée, une autre journée de travail, plus active et plus féconde encore, pour le perfectionnement sans fin de l'immortelle Humanité.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

Enfin, le 17 Juin, l'incinération put avoir lieu. Nouveau calvaire pour notre ami, mais aussi nouvelle affluence de sympathies. Là encore, par deux fois, Mme Paule Mink, qui se prodigua admirablement, redit ce qu'avait été Eugénie Potonié-Pierre, et se fit l'écho palpitant de toutes les poitrines. A l'issue de son premier discours, elle proposa qu'une adresse fût signée par tous les assistants et envoyée au Conseil municipal pour demander qu'une rue de Paris arborât le nom de la chère morte. Ce qui fut fait; et l'adresse parvint immédiatement à l'Hôtel de Ville par les soins de Mme Paule Mink. Là aussi il fut donné lecture de quelques-unes des innombrables lettres, ardentes de sympathie, reçues par Edmond Potonié-Pierre et signées souvent des noms les plus éminents. Nous avions caressé le projet de publier plusieurs d'entre elles, du moins des fragments; elles sont là devant nous, de notes diverses, et toutes si vibrantes! mais, à notre grand désappointement, l'espace dont nous pouvons disposer aujourd'hui est loin de répondre à nos vœux. En voici donc à peine quelques accents, concis élans du cœur ou passages détachés, — seulement pour donner une idée d'un tel concert de baumes, car toutes ces lettres sont belles et mériteraient d'être reproduites *in-extenso*.

« Mon ami, vous êtes seul, mais en souvenir de celle qui n'est plus, vous continuerez l'œuvre commencée. Plus que jamais, vous êtes deux maintenant; mais qu'il est souvent triste de vivre!

ELISÉE RECLUS. »

« Je viens de recevoir la triste nouvelle! Les larmes aux yeux, je vous serre la main.

« Mon mari se joint à moi. Nous deux, qui vivons, depuis plus de vingt

(1) Voir *La Petite République* datée du 14 Juin 1898.

ans, « en communion parfaite », comme vous avec votre pauvre femme, nous *comprenons* si bien votre douleur !

BERTHA DE SUTTNER. »

« Nous pleurons — toutes et tous — avec vous, la perte cruelle, irréparable, qui vous frappe, — qui nous frappe et nous atteint toutes, qui prive notre grande cause du plus ardent et du plus incessant dévouement.

« Etroitement unis par les liens sacrés d'une sympathie intellectuelle et profondément affectueuse et sincère, — elle sera là encore, invisible à vos yeux, mais toujours avec vous, pour vous aimer toujours, et toujours veiller sur son cher et meilleur ami ! — Bien affectueusement,

GRIESS-TRAUT. »

« ... Quand la mort sera vaincue par une connaissance plus exacte de son mystère, qu'accompagneront les facultés nouvelles des âmes, il n'y aura plus que sourire et joie dans le monde, même à travers cette grande épreuve qui n'aura plus du tout son aspect actuel.

« Celui qui vous parle, cher frère, vivait uniquement pour une femme, par une femme, dans une femme. La mort me l'a ravie, il y a trois ans. Après trois jours de douleur muette à force d'être intense, je sentis subitement un soulagement infini, la présence de ma bien-aimée auprès de moi, dans moi-même. — Depuis ce temps, mort au monde, mais heureux dans mon intime parce que j'ai retrouvé cette âme chérie, je reste debout pour l'Humanité...

« Sondez-vous bien ; et vous verrez qu'en dépit des témoignages sensuels, vous ne sentez pas que votre chère épouse soit loin, soit disparue...

« Précisément parce que vous viviez dans une harmonie profonde, précisément pour cette raison vous ne pouvez être séparés. Rien n'est suprême que l'*Amour ;* rien ne sépare ceux qu'il unit. Sa puissance passe tout...

« Reprenez tout courage. *La mort n'est pas...*

« De toute mon âme, je suis avec vous, pour vous aimer et vous soutenir.

« A vous très affectueusement, votre dévoué

P. VITTE (AMO). »

Que notre frère Amo nous excuse d'avoir pu insérer seulement les parties les plus essentielles de la belle lettre qu'il a bien voulu nous autoriser à reproduire. Restituons cependant, et pour cause, deux passages encore : « Votre cœur vous fait déjà connaitre la vérité sublime et si consolante. Puisse notre frère Chaigneau vous donner des témoignages formels par le spiritisme, le suprême consolateur en telles circonstances. » ... « Aussitôt cette nouvelle, j'ai pensé à vous ; mais aussitôt j'ai pensé que l'excès même de l'épreuve terrible devait vous réserver quelque immense consolation. »

Or, le 17 Juin, après la cérémonie de l'incinération, notre pauvre cher ami Edmond Potonié-Pierre voulut bien nous laisser le soustraire à la solitude et le réchauffer un peu à notre foyer. Le soir, le médium M. Franck se trouvant avec nous, nous nous assîmes tous autour de la table typtologique ; bientôt celle-ci s'anima, bascula, et suivant l'alphabet conventionnel, donna le nom « Eugénie »; puis, d'un mouvement très net, très accentué, très volontaire, sans aucune participation des pensées des assistants, le texte suivant fut dicté :

« Je souffre horriblement d'avoir laissé mon brave et digne compagnon de route, mon bien-aimé, mon bien le plus cher sur la terre et dans l'espace.

« Merci à tous et à toutes ; mon cœur leur restera éternellement reconnaissant. Je pardonne aux autres.

« Je suis satisfaite d'avoir été incinérée enfin.

« Merci à vous tout particulièrement. Aimez-le bien, il est si bon ! »

N'est-ce pas simple, clair, franc, naturel, généreux, comme l'était elle-même la bonne Eugénie Potonié-Pierre, — comme elle l'est toujours, si ces paroles sont bien d'elle, ainsi qu'il est vraisemblable ? — Ce fut l'impression de notre ami.

Le 22 Juin, nous étions réunis, les mêmes personnes, avec le même médium; mais, cette fois, M. Franck se sentait disposé à une séance d'incarnations. Nous nous dispenserons, pour aujourd'hui, d'une description qui nous entraînerait trop loin. Disons seulement que l'Esprit familier Edouard, suivant sa coutume, s'incarna le premier; et voici ce qu'il dit au sujet de la chère disparue, en s'adressant d'abord à notre ami Potonié-Pierre. (Si l'on s'en rapporte à son témoignage, une heureuse évolution se serait déjà produite dans l'état de la nouvelle désincarnée):

« ... Elle est en train de chercher dans ses incarnations passées ce qu'elle a fait autrefois. C'est son travail pour le moment...

« Elle n'a quitté complètement son corps que quand elle a été brûlée... Elle n'est plus triste; elle ne veut pas que tu pleures... Elle t'attend ; mais tu as encore à faire du travail pour elle; elle ne veut pas que tu pleures. Je dois te dire qu'elle est redevenue jeune, elle a 30 ans maintenant; tu la retrouveras ainsi, elle aura la même figure...

« ... Quand elle va avoir bien pris possession d'elle-même, quand elle aura retrouvé ses existences passées, elle sera tranquille et elle reviendra t'assister, travailler avec toi... Elle se repose en ce moment; mais elle ne te quitte pas tout de même...

(Parlant aux autres assistants, d'une voix moins forte).

« Elle se retrempe en ce moment, car on peut dire qu'elle a été éprouvée.

Elle est rayonnante, elle est toute blanche. Comme elle l'aime, cet homme ! Et combien elle est heureuse de s'être attachée à lui ! Comme ils seront heureux tous les deux, lors de la réunion !

« Elle va chercher à lui apparaître; mais elle demande auparavant un peu de repos.

« Marie aux Chrysanthèmes était avec elle au columbarium ; c'est Marie qui lui a voilé la cérémonie de la crémation. Quand Marie a soulevé le voile, c'était fini.

« D. — Alors, elle n'a rien senti?

« R. — Rien. C'est pour cela que, le soir, elle est venue ici, libre, dégagée.»

Enfin, après une incarnation intermédiaire, fort intéressante, mais étrangère à la destinée du couple Potonié-Pierre, voici venir Marie aux Chrysanthèmes, la jeune femme (esprit) bien connue des personnes qui ont lu *Les Chrysanthèmes de Marie*. Et c'est encore à notre ami qu'elle s'adresse :

« Ami, j'étais avec elle. Aussitôt désincarnée, je l'ai prise sous ma protection, j'ai dirigé ses premiers pas d'esprit, et je l'ai attirée dans ce milieu où elle était aimée autant que vous et où vous restez aimé autant qu'elle. C'est l'âme toujours vaillante, toujours noble, toujours supérieure, l'âme consolatrice et forte qui ne vivait que par vous et pour vous son bien-aimé. Accueillie par les Esprits de ce groupe, qui comprenaient, aimaient, favorisaient ses travaux, elle restera près d'eux, en même temps que près de vous, comme une lumière nouvelle se mêlant harmonieusement aux feux dont ces esprits brillaient déjà.

« Désincarnée, elle continuera son œuvre, en continuant à vous aimer, à vous chérir; et, pour l'éternité, vous serez toujours l'époux de son âme et son esprit idéal.

« Courage donc, courage ! Un voile seul vous sépare; mais souvenez-vous bien que dès cette vie et avant longtemps ce voile se soulèvera, et, ainsi qu'elle vous l'a promis, vous la verrez dans sa beauté périspritale et belle comme le premier jour où tout votre amour lui fut donné.

« Courage et espoir ! L'avenir est radieux, parce que l'avenir c'est l'amour éternel ! »

Il y aurait à poursuivre: documents nouveaux et commentaires; mais la place manque. Voulez-vous, pour aujourd'hui, que nous restions sur cette parole ?

J.-C. C.

POUR LE BRAHMACHARIN CHATTERJI

Il n'est plus besoin de présenter le jeune brahmachârin Chatterji, dont il fut récemment parlé dans les quotidiens, et qui, sous les auspices de M. Jules Bois, donna de nombreuses conférences, en anglais il est vrai, mais avec l'assistance d'un habile traducteur. Tout de blanc drapé, très esthétique et séduisant, M. Chatterji fit sensation ; et il ne sera certainement pas sans intérêt de connaître, au sujet de sa venue, l'impression d'un ancien brahme, qui fut pénétré aussi des mêmes doctrines, mais qui, ayant évolué depuis, par l'expérience d'incarnations nouvelles et par la pratique de l'Occident, apporte un point de vue qui nous semble en progrès sur la séculaire initiation de l'Inde. C'est par l'intermédiaire du médium à incarnations M. Franck, qui assistait à la conférence donnée le 10 Juin, dans l'après-midi, à la Bodinière, que fut obtenue, le soir même, la manifestation qu'on va lire. L'ancien brahme qui parle ici a pris pour tout nom « L'Oriental ». Nous ajouterons que, pendant la conférence, le médium avait vu « L'Oriental » derrière le brahmachârin, et vêtu d'un semblable costume. — J.-C. C.

L'Inde se réveille. Un fils de Bouddha a prêché aujourd'hui, — non dans un temple, non dans un lieu de recueillement et de prière, — mais, se mettant au niveau de la civilisation occidentale, il a prêché dans une salle de spectacle.

L'exposé lumineux de quelques éléments de la doctrine des prêtres hindous a pu étonner, surprendre une partie de l'auditoire.

Comment ces fils de civilisations disparues, ces enfants soumis au despotisme d'une puissance occidentale, ont-ils pu, dégénérés, conserver pourtant des notions aussi élevées et aussi supérieures aux religions des occidentaux leurs dominateurs ?

Les doctrines des grands mages disparus ont été conservées au fond des temples ; elles reparaissent au grand jour ; et c'est par ces hautes doctrines, répandues à nouveau parmi les nations par les fils de Bouddha, que le peuple hindou se régénérera, qu'il reverra luire les anciens jours de puissance et de liberté.

C'est l'ancien flambeau de progrès et de science, enfermé, mûré, à demi éteint dans les couvents de l'Inde, qui se rallume, s'avive et vient jeter sa lumière sur la nuit des théologies occidentales.

Votre Christ ils le prennent et le confondent avec leur Christ ; les paroles divines de leur Bouddha s'harmonisent avec votre Christ, aussi fils de Bouddha. Leurs évangiles antiques deviennent les frères de votre évangile, pour vous prendre, vous envelopper, vous occidentaux, dans le même esprit de fraternité.

Ces essais des prêtres hindous vont se suivre et se succéder. Ces prêtres seront encouragés ; et nous, esprits, nous voyons avec plaisir que cette propagande, au lieu de vous être funeste, établira des liens nouveaux qui seront précieux à tous pour le progrès et l'affranchissement de l'Humanité. Au nom du groupe (d'esprits), je tiens à vous dire que ces tentatives sont, au plus haut point, d'un bon augure ; elles auront des résultats heureux, et, plus tard, dans le grand avenir, nous aurons une joie profonde, sinon de les avoir préparées, du moins de les avoir encouragées.

Oh! qu'ils viennent! Mais, s'ils apportent de là-bas une bonne nouvelle, qu'ils viennent ici en apprendre une autre de nous!

Cette nouvelle, ce flambeau à nous: c'est *l'amour !*

Oh! cette lumière, cette science, ce progrès infini en soi, pour soi, cette identification graduelle avec la divinité en passant par la communication directe avec les « anges » et les « archanges », cela doit-il suffire? Cette absorption toujours plus complète dans le sublime et le divin de l'Univers, n'évoque-t-elle pas le panthéisme grec en même temps que le grand nirvâna hindou, où la personnalité se perd, s'évanouit ainsi qu'un rêve?

Oh! qu'ils comprennent, qu'ils sentent qu'il faut l'amour dans cet isolement, — que, pour la vie de l'espace comme pour la vie et la continuation des races sur la terre, il faut *le couple,* — que, sans le couple, toute âme se fait un tombeau par son retrait sur elle-même, — que la béatitude ne peut être en dehors de l'harmonie, — que, pour l'harmonie, il n'en existe pas sans l'amour, sans les couples d'amour réunis.

Les harmonies d'amour, dans leur hosanna éternel, chantent aussi bien la science, la sagesse, tous les progrès, que les esprits qui vont fatalement vers l'absorption funeste et définitive. Les Couples d'harmonie réunis entretiennent, dans leurs évolutions, toutes les vitalités nécessaires à ce progrès éternel qui fait — de chaque Couple deux individualités éternellement distinctes — et, de tous les Couples réunis qui embrassent l'Univers, une divinité d'amour qui est la seule divinité vraie, le Dieu infini et en même temps le Dieu progressant lui-même sans cesse par la réunion de tous les progrès des personnalités qui le composent.

Hindous qui vous réveillez d'un si long sommeil, venez à nous; réveillez-vous de votre longue torpeur, commencez votre affranchissement, venez vous réchauffer à notre activité; mais apprenez l'amour. Pour être forts, ne voyez plus seulement en vous: car c'est l'isolement fatal. Mais voyez les Couples, voyez les Harmonies d'amour qui s'envolent de l'Occident; éveillez-vous à l'amour! Rayonnez et aimez!...

***

... Mais dans cette science intérieure, dans cette complaisance du progrès obtenu en vous, vous rejetez le phénomène (1). Eh! quoi, n'est-ce donc rien à vos yeux cette communion des deux Humanités, cet anneau qui joint et qui rattache les deux chaînes?

Eh! quoi, vous rejetez, vous ne comptez pour rien et vous traitez de vulgaire

(1) A partir de ce point, l'esprit, incarné dans le médium, semble s'identifier avec la condition des Incarnés, et parle lui-même comme un incarné. Témoignage d'amour de qui sait s'abaisser pour réconforter de plus près et de façon plus intime. — J.-C. C.

ce qui fait notre joie, ce qui nous console et nous rend forts, le phénomène par lequel les vivants vivent avec les vivants de la tombe !

En supprimant le phénomène, en le rejetant, vous supprimez les doux appels, les doux échanges, les épanchements consolateurs, les lumineuses espérances. Oh ! cette communion, n'est-ce pas la chose la plus sublime ? Oh ! laissez-nous ces phénomènes, laissez-nous nos médiums ! C'est par eux que nos chers disparus, qui n'ont été ni des larves, ni des élémentals, peuvent venir à nous, continuer leur douce union, dans un esprit non seulement de progrès, mais encore de plus étroite solidarité. Laissez-nous, laissez-nous l'amour ; laissez-nous communiquer avec les âmes de nos âmes ; ne nous ravissez point ces doux éblouissements ; laissez-nous à nos bien-aimés d'amour, qui ne sont ni des hallucinations, ni de vains fantômes !

Oui, oui, apportez-nous votre science ! Et nous, en vous tendant la main, nous vous ferons connaître notre science : l'Amour !

L'ORIENTAL.

Fragment de la manifestation de Marie aux Chrysanthèmes, qui, s'incarnant à son tour dans le médium, succéda à « L'Oriental » :

... Oh ! cette communion des deux Humanités, dont parlait « L'Oriental »!..

... Mais, si on nous enlevait l'amour, que nous resterait-il ? — Cette science froide de chacun pour soi, cette adoration de soi-même en soi-même. Oh ! non, vive l'amour ! parce que l'amour est seul divin ; c'est par lui que tout se transforme, se procrée, s'harmonise et progresse !

Oh ! que nos frères de l'Inde viennent apprendre l'amour, ceux qui ne le connaissent point. S'ils ont la science, nous avons la clé de la joie ! Qu'ils viennent ! Qu'ils viennent sourire à notre sourire ! Qu'ils viennent à notre flamme brûler d'amour !

L'amour ! l'amour donne l'espérance et le bonheur... et la plus haute science sans l'amour n'est qu'un sépulcre froid et isolé.

Oh ! qu'ils sont malheureux ceux qui n'aiment point ! Et combien tout ce qu'ils savent est inutile et vain aussi bien pour eux que pour tous leurs frères en Humanité terrestre et en Humanité sidérale !

MARIE AUX CHRYSANTHÈMES.

LA PHILOSOPHIE D'UNE TABLE

PRÉFACE INÉDITE

(Suite et fin)

Se connaître lui-même, c'est-à-dire savoir ce qu'il est, pourquoi il existe et

ce qu'il doit devenir, tel est pour l'homme le problème le plus grave, celui dont la solution l'intéresse le plus. Science et philosophie, tout ce que la pensée humaine peut concevoir de réellement grand et de vraiment admirable, n'a d'autre but que celui d'arriver à cette connaissance.

L'homme tient dans la création une place tellement prépondérante, il résume en lui seul un si grand nombre de facultés et d'aspirations que connaître la nature, la concevoir dans ses causes comme dans ses effets, c'est connaître aussi le passé, l'avenir de tout ce qui existe.

Etudier l'homme c'est étudier la nature entière, c'est se souvenir du début en regardant en arrière, c'est entrevoir le but en pressentant l'avenir.

Nous avons divisé la création en trois classes distinctes : les êtres simples, les êtres composés et les êtres collectifs. L'homme, avons-nous dit, est le point culminant de l'individualité ; composé d'êtres simples, il compose l'être collectif.

Le connaître lui-même, c'est donc connaître aussi les deux autres classes d'êtres, en considérant l'une dans son ensemble et l'autre dans son unité.

C'est pourquoi nous n'avons émis jusqu'ici que des théories d'ensemble pouvant donner une idée générale de la création et de l'univers et afin d'en arriver à l'étude de l'homme, étude compliquée s'il en fut, mais qu'il convient d'examiner dans ses plus infimes détails.

L'homme, ainsi que tous les corps qui composent l'univers, a en lui trois principes : esprit, matière, fluide ; c'est donc sous trois points de vue que nous aurons à l'étudier, en examinant successivement le rôle que jouent en lui ces trois principes. Il a en outre trois manières d'être : la Vie, le Sommeil et la Mort ; il nous faudra donc diviser notre travail en trois parties distinctes se complétant et s'expliquant mutuellement.

Cette étude ainsi divisée fera connaître l'homme dans les multiples manifestations de son existence, elle montrera l'humanité sous son véritable jour ; elle expliquera bien des anomalies et des étrangetés apparentes, car elle donnera la clef de tous ces mystères qui, sous les noms de hasard, de miracle et de fatalité, n'ont servi jusqu'à ce jour qu'à arrêter l'essor de la pensée et à la maintenir dans le cercle étroit et étouffant du fanatisme aveugle ou de la négation irréfléchie.

***

L'homme est un esprit incarné, l'esprit est un être composé. Pour définir l'homme, sa nature, ses facultés, son pourquoi, son comment, son but, il nous faut donc établir ce qu'est l'esprit.

Il s'agit tout d'abord de bien définir votre personnalité qui vous paraît être amoindrie par la persistance de l'individualité des êtres simples qui composent votre moi. Il est cependant à remarquer que cette individualité que vous réclamez hautement pour vous, vous la supposeriez facilement détruite chez l'être simple,

sans songer à l'injustice pour lui d'un pareil anéantissement : avoir été et n'être plus. Ce que vous admettriez pour l'être simple vous semblerait monstrueux à admettre pour vous-même et vous crieriez bien haut à l'injustice, alors qu'une situation identique chez un être différent de vous ne soulèverait nullement vos réclamations. Pour nous qui voyons les choses de plus haut, nous considérons comme aussi inique l'injustice faite à l'être inférieur que celle faite à nous-même, et nous ne croyons pouvoir admettre logiquement qu'une théorie qui accorde à tous une équitable et égale répartition. C'est pourquoi nous ne pouvons que constater chez l'être simple une individualité persistante et progressant toujours sans préjudice du moi individuel et des progrès de l'être composé dont il fait partie.

Qu'est-ce donc alors que l'être composé et comment peut-il constituer une individualité déterminée si les êtres qui le composent agissent chacun librement et l'abandonnent même à un moment donné ?

Il est facile de répondre à cette question, et nous ne vous demandons pour cela que de vous étudier vous-mêmes sans parti pris, en observant attentivement ce qui se passe en vous.

En effet, au point de vue spirituel, qu'êtes-vous ?

Un être ayant des facultés, des perceptions et des sensations variées, en un mot un ensemble d'activité, de sensibilité et de raison qui constitue votre être moral.

En vous, quel est l'être, le moi ?

Est-ce la sensation heureuse d'un plaisir ressenti ?

Est-ce la conscience d'un mal accompli ?

Est-ce le sentiment, la raison, le désir ou l'intuition ?

Par quel moyen spécial se manifeste votre nature ?

Est-ce par la vue, l'ouïe, le goût, le toucher ou l'odorat ?

Y a-t-il une de vos facultés, un de vos organes qui puisse se flatter de l'emporter sur les autres et de constituer ou manifester un être distinct en dehors des perceptions et des sensations nombreuses éprouvées ou ressenties d'autre part ?

Non, ce qui constitue votre être moral, c'est l'ensemble ou plutôt la moyenne de tout ce qui peut impressionner votre nature. Exemple :

Vous serrez la main d'un ami sincère : sensation agréable que nous représenterons par le nombre 10, à l'acquis de votre satisfaction ; au même instant vous apprenez qu'un autre ami, que vous croyiez sincère aussi, vous a indignement trompé ; sensation désagréable que nous représenterons par le nombre 8, à l'acquis de votre mécontentement ; quelle sera l'impression générale ressentie par votre être après ces deux sensations éprouvées simultanément ?

Solution : Satisfaction = 10. Mécontentement = 8. Soit 2, différence en faveur de la satisfaction.

Vous serez donc plus satisfait que mécontent, mais la sensation de plaisir éprouvée par votre etre sera diminuée d'une somme égale à celle du mécontentement ressenti; soit satisfaction intérieure = 2.

N'y a-t-il pas dans cet exemple deux sensations différentes impressionnant un même tout, quoique n'agissant sur lui qu'en raison de leur degré respectif?

Vous riez d'un côté, vous pleurez de l'autre; ces sensations diverses empêchent-elles votre être d'être toujours un?

Autres exemples : Un criminel ayant versé le sang éprouve pour son enfant un amour poussé au suprême degré; direz-vous de lui qu'il est bon?

Un homme instruit en astronomie est ignorant sur toutes les autres sciences; direz-vous qu'il est savant?

Un général dans des conditions égales a gagné trois batailles et en a perdu quatre; le proclamerez-vous habile tacticien ou le ferez-vous rétrograder aux fonctions de caporal?

Pour résoudre ces questions, vous ferez ce que la raison indique, vous jugerez d'après la moyenne des facultés acquises et des actions accomplies, et c'est cette moyenne qui représentera à votre pensée la valeur morale de l'individualit soumise à votre appréciation.

En résumé, la moyenne des impressions, sensations, perceptions et facultés de l'être moral constitue l'acquis de sa personnalité, que l'on pourrait représenter mathématiquement de la manière suivante :

Moralité = 12. Science = 18. Soit moyenne d'élévation = 15.

Vous pourrez dire d'un être ainsi représenté qu'il est au 15e degré de perfection.

Il en résulte que, de même qu'une goutte d'eau est une unité déterminée quoique étant formée des diverses parties qui sont en elle, de même que votre corps est un, quoique formé par l'union de molécules diverses, de même aussi votre moi est une unité parfaitement distincte et déterminée quoique n'étant en réalité que la résultante moyenne des impressions et sensations qui l'actionnent sans cesse.

N'allez pas conclure de cela que chacun des êtres qui composent votre moi soit représenté par une faculté ou une sensation particulière.

Non, ce sont là de simples comparaisons matérielles, faute d'autres, et qui n'ont d'autre but que celui de vous faire comprendre que vous-mêmes ne pouvez représenter le degré de perfection d'une personnalité qu'en établissant la moyenne de ses actions et de ses pensées; il n'y a rien d'impossible à ce qu'il en soit ainsi pour la composition de la nature intime de l'être humain.

En effet, admettre que des impressions variées peuvent actionner une unité quelconque sans modifier en elle la conscience de son individualité, c'est admettre aussi que cette même unité peut parfaitement être composée d'unités diverses simples dont elle représentera alors la résultante moyenne.

On objectera sans doute à cela que, reconnaître la possibilité d'un fait n'est pas en démontrer l'évidence et que, du reste, il semblerait tout aussi possible de considérer l'esprit humain comme une unité simple ayant progressé seule sans le secours d'autres unités de même nature. Cette hypothèse serait en effet la seule que l'on pourrait opposer logiquement à notre théorie; si nous ne l'avons pas admise, c'est qu'à notre point de vue, elle est absolument insuffisante pour expliquer la nature si compliquée de l'homme, si on la met en comparaison de celle de la monade, et surtout si, reconnaissant la loi de justice, on repousse l'idée de créations distinctes, n'ayant entre elles aucun rapport de filiation et de descendance.

Comment admettre en effet, qu'un être aussi infime que la monade puisse par ses seuls efforts accomplir un progrès aussi grand que celui de devenir un être humain? Une pierre sera-t-elle jamais une maison si on ne l'unit avec d'autres pierres; la montagne a-t-elle jamais été grain de sable; l'océan a-t-il jamais été goutte d'eau?

Mais prenons un exemple plus saisissant encore : Etant donné un homme d'une constitution robuste, susceptible de soulever à lui seul un poids de 100 kilos, accordons lui tout le temps nécessaire, un million d'années si l'on veut, pour assouplir ses muscles et développer sa force, admettons que par suite d'un travail et d'un exercice continus il puisse arriver un jour à soulever 500 kilos; pourra-t-il jamais en soulever 500 mille, si ce n'est en unissant ses forces à celles de ses pareils?

Ainsi pour le perfectionnement des êtres.

Si étendu que l'on puisse supposer le rayon dans lequel s'exerce le progrès d'une individualité quelconque, ce progrès doit forcément s'arrêter à un summum que l'être ne peut dépasser qu'en unissant son acquis individuel à d'autres acquis de même nature.

Qu'est-ce que l'esprit, sinon une force, force se manifestant par la volonté, l'intelligence, le raisonnement ou autres facultés? Et ces facultés, si infinitésimales chez l'être simple qu'elles sont à peine suffisantes pour lui donner une conscience instinctive de son existence, nous les supposerions se développer d'elles seules dans une mesure assez grande pour pouvoir acquérir les notions du divin et de l'Infini? Et puis, que deviendrait alors cette admirable loi de solidarité dont vous commencez à comprendre toute la sublimité? L'être se perfectionnant de lui-même, rien que par lui-même, où trouverions-nous la cause des sentiments de charité, de fraternité, de sympathie et d'amour? L'égoïsme règnerait en souverain sur la création; plus de familles, plus de sociétés, plus de peuples, plus d'union, plus de solidarité en un mot, c'est-à-dire une création sans principes, sans but, effroyable chaos où l'être ne songeant qu'à lui seul ne rechercherait que sa satisfaction et son bonheur personnels. Et quel bonheur hélas! bonheur égoïste s'il en fut, d'où résulterait la haine et la rivalité entre

égaux, l'envie et la jalousie de l'inférieur au supérieur, et l'orgueil du supérieur vis-à-vis de ceux qu'il dominerait par son savoir.

Non, cette idée de progression isolée et individuelle ne peut satisfaire la pensée, et si nous la rejetons, ce n'est pas seulement parce que nous y voyons les empêchements matériels que nous avons essayé de vous démontrer par des exemples, mais encore et surtout parce que nous entrevoyons un but plus noble et plus harmonique pour la création.

Mais là n'est pas pour vous le point capital, et ce qui vous semble impossible à admettre, étant donnée l'unité spirituelle que vous constatez en vous, c'est que les êtres simples qui composent votre moi ne lui soient pas liés éternellement et l'abandonnent alors que leur perfection individuelle dépasse la moyenne de celle de l'ensemble dont ils font partie; nous répondons à cela en vous posant les questions suivantes :

1°. — Y a-t-il oui ou non injustice à subordonner le progrès personnel de l'être simple à celui de l'être composé ?

Si oui, vous ne pouvez l'admettre.

2°. — Croyez-vous logique et rationnel d'abandonner vous-mêmes l'être collectif dont vous faites partie, lorsque votre acquis personnel est supérieur à la moyenne de perfections qui constitue son individualité spirituelle ; en d'autres termes, trouveriez-vous juste une subordination au progrès collectif vous empêchant de profiter de votre perfection individuelle ?

Evidemment non, vous ne la considéreriez pas comme équitable.

Pourquoi voudriez-vous alors que l'être simple fût, par rapport à vous, ce que vous ne voudriez pas être par rapport à l'être collectif !

S'il y a injustice, elle est aussi bien pour l'être simple que pour vous-même, et il nous faudrait alors supposer une dérogation aux lois de la création, car, nous l'avons dit, le progrès ne peut s'exercer que par la justice.

Mais, direz-vous, que devient donc notre individualité, si les êtres simples qui la composent peuvent ainsi l'abandonner? Nous sommes alors sujets à la mutabilité, et s'il en est ainsi, notre moi n'est qu'une chose passagère ou soumise à des fluctuations sans nombre!

C'est là qu'est votre erreur, et nous allons vous démontrer que, bien loin de désorganiser votre personnalité, cette mutabilité est nécessaire, indispensable même, pour maintenir l'équilibre et l'homogénéité de ses fonctions.

En effet, si vous admettez l'individualité spirituelle humaine comme résultante moyenne des individualités diverses simples qui la composent, il s'ensuit logiquement que cette individualité ou moyenne est d'autant plus forte et consciente d'elle-même qu'il y a plus d'homogénéité dans les rapports et les fonctions des êtres qui sont en elle.

Nous avons dit que l'esprit — nous parlons ici de l'esprit proprement dit, dépouillé de son enveloppe ou corps, si toutefois la pensée peut se le représen-

ter ainsi — était une force se manifestant par diverses facultés. Or, supposons une force qui n'agirait pas d'après une direction déterminée et dont certaines parties exerceraient une action plus grande que les autres. N'y aurait-il pas là un manque d'équilibre paraissant préjudiciable à la manifestation de la dite force ?

Un chariot attelé de 6 chevaux pourra-t-il suivre une ligne droite donnée, si l'un d'eux, plus fort que la moyenne de force des 5 autres, tire à droite alors que les autres tirent à gauche ?

Mais supprimez le cheval qui détruit l'équilibre, remplacez-le par un 6e qui sera égal en force à celle du moins vigoureux, et le chariot sera dirigé alors par une force homogène.

On objectera sans doute à cela que, si cette moyenne ainsi reconstituée devient plus homogène, il n'en est pas moins vrai qu'elle diminue en tant que force, puisque une unité supérieure est enlevée et remplacée par une unité inférieure.

Il n'en est cependant pas ainsi.

En effet, la force que nous avons représentée par 6 chevaux a pour but de traîner le chariot vers une direction déterminée. Dans la première situation, la force de 5 chevaux se trouve en partie détournée de son but pour retenir l'élan du 6e; mais supprimez le 6e, la force retournera à sa véritable destination et sera augmentée de l'unité inférieure qui lui sera jointe.

Un autre exemple, quoique trivial, fera bien comprendre aussi la situation de l'être composé.

Si, dans un repas de dix convives, l'appétit d'un seul est supérieur à celui des autres, il y aura forcément privation chez ces derniers dont la moyenne sera alors diminuée; mais remplacez le convive trop glouton par un autre dont l'appétit sera égal à celui du plus petit mangeur, et la moyenne redeviendra parfaitement équilibrée.

Appliquez cet exemple à l'esprit dans sa principale faculté : la conscience du moi ; si l'un des êtres simples qui forment l'être composé prend à lui seul, dans l'ensemble dont il fait partie, une somme de conscience d'être supérieure à la moyenne, il l'enlève à cette moyenne. Supposez que cet être simple continue de progresser toujours dans le même milieu, n'arrivera-t-il pas un moment où il prendra la presque totalité de conscience générale? Or, qu'est-ce que l'individualité, si ce n'est la conscience du moi, et comment un tout pourrait-il demeurer conscient, c'est-à-dire individu, si une de ses parties prenait à elle seule la presque totalité de la conscience? Il nous faut donc admettre l'abandon de l'être simple supérieur à la moyenne :

1°. — Pour ne pas enrayer le progrès individuel.

2°. — Pour que le progrès individuel ne nuise pas au progrès général.

3°. — Afin que l'être composé puisse conserver l'homogénéité de son indivi-

dualité, qui serait forcément déséquilibrée si elle restait formée de parties divergentes, en un mot si elle devenait un effet contraire à la propre cause de sa formation, qui est la similitude harmonique des êtres qui sont en elle.

Un dernier point nous reste maintenant à élucider :

L'être composé est-il formé d'après une quantité déterminée d'êtres simples, quantité indispensable pour constituer un esprit humain ?

Non, ce serait là mal comprendre notre théorie, et cela reviendrait à demander si tous les êtres collectifs, c'est-à-dire toutes les planètes, sont composées du même nombre d'habitants.

L'être composé est une moyenne déterminée, il est vrai, de facultés et d'aspirations, mais cette moyenne peut être constituée tout aussi bien par deux quantités différentes d'êtres simples, à la condition cependant que chacune d'elles représente, étant données les qualités respectives des unités simples qui la composent, la moyenne de perfection suffisante. Que cette moyenne soit produite par une quantité supérieure d'êtres simples à qualité inférieure ou par une quantité inférieure à qualité supérieure, cela revient toujours au même et donne pour résultat la perfection nécessaire. Nous ajouterons cependant que, la formation de l'unité composée demandant une affinité et une similitude harmonique chez les êtres simples qui la constituent, il s'ensuit que, à quelques légères variations près, ils doivent être presque tous au même degré.

Il faut tenir compte aussi que, la première manifestation de l'humanité n'étant pas absolument identique chez tous, il en résulte que, si un minimum de perfection est indispensable pour prendre rang dans l'espèce hominale, ce minimum peut être dépassé. C'est ce qui explique, toujours à l'aide de la loi de justice, pourquoi les êtres placés sur le dernier degré de l'échelle humaine peuvent différencier entre eux, selon que leur dernière existence sous-composée a été plus ou moins perfectionnée.

Nous n'avons plus rien à ajouter à cette longue démonstration.

Si étrange, si invraisemblable que puisse paraître notre théorie sur la composition intime de l'esprit humain, nous demandons à ce qu'elle soit étudiée attentivement, surtout qu'elle soit mise en regard d'autres théories sur le même sujet, dont il sera facile alors de reconnaître l'insuffisance.

L'esprit humain est un être composé ; c'est là une vérité importante que quelques penseurs ont déjà soupçonnée, mais qu'ils ont laissée de côté, faute d'explication rationnelle et de crainte de s'égarer dans le sophisme.

Quant à nous, nous ne l'émettons pas sans y avoir mûrement réfléchi, et si nous ne craignons pas de l'affirmer hautement, c'est qu'elle est la seule théorie capable de répondre à toutes les objections sur la nature intime, si compliquée et si merveilleuse, de l'esprit.

Sans création uniforme pour tous, il n'y aurait pas de justice ; sans justice,

point de solidarité ; et, sans solidarité, le progrès ne pourrait être infini et devrait forcément s'arrêter à un summum déterminé.

Or, qui pourrait nier la justice dans l'égalité distributive des fonctions ?

Qui donc oserait supposer une barrière infranchissable à la perfection, et qui donc enfin pourrait nier cette tendance à la solidarité, à l'union dont les exemples sont déjà si nombreux sous vos yeux ?

Avec notre théorie tout s'explique, rien n'arrête le progrès, tout est juste, et la solidarité agrandit de plus en plus son empire.

L'être est créé si infime qu'à peine s'il peut avoir une conscience instinctive de sa personnalité, et cependant, dès cet instant, il commence à gravir l'immense échelle du progrès sans jamais s'arrêter, sans jamais reculer, et sans perdre jamais son individualité.

Aux empêchements mathématiques d'une pareille ascension, partant de si bas pour arriver si haut, empêchements que l'on ne pourrait nier en admettant l'isolement de l'être et ses seules forces mises en action, nous opposons la théorie de l'union, qui lui permet alors de progresser toujours sans perdre son individualité qui devient au contraire de plus en plus consciente et plus libre.

Et, si nous considérons l'homme dans les rapports sociaux de l'existence terrestre et extra-terrestre, si nous constatons les rapports que ces deux modes d'existence ont entre eux, en un mot si, prenant l'homme comme unité, nous essayons de soulever le coin de voile qui nous cache encore l'avenir, nous voyons cette grande loi de solidarité et d'union étendant de plus en plus sur l'univers le rayon de son action bienfaisante.

Si la monade si infime a pu arriver, par le travail et par l'union, à constituer un être aussi élevé et aussi parfait, par rapport à elle, que l'homme, à quoi ne pourrait donc pas prétendre l'homme en suivant la même route et en observant les mêmes lois ?

Or, c'est là le vrai but de l'humanité : former un tout homogène, un ensemble harmonique, l'être collectif, représentant une nouvelle unité qui, sans nuire au progrès individuel, puisse commencer elle-même à faire les premiers pas dans la route éternelle du progrès.

En agrandissant l'horizon de la pensée, nous voyons cette union de plus en plus grande, de plus en plus forte, de plus en plus parfaite : l'homme, la famille, la société, le peuple, le monde...; et qu'est-ce qu'un monde après tout, si ce n'est un citoyen de l'immensité, un grain de sable perdu dans le désert de l'infini, qui lui aussi atteindra son summum de perfection et pourra aussi, par l'union et la solidarité, continuer de graviter vers ce bonheur parfait, cette perfection absolue qu'il n'atteindra sans doute jamais, mais vers lesquels il ne peut cesser d'aspirer toujours !

JEAN.

LA QUESTION DU DÉSARMEMENT

Paris, 8 Juin 1898.

CHER MONSIEUR ET AMI,

Veuillez s'il vous plait, accorder une place dans votre intelligente et hospitalière Revue, à la lettre ci-jointe, et d'avance en recevoir tous mes remerciements.

GRIESS-TRAUT.

RÉPONSE DE Mme GRIESS-TRAUT A LA LETTRE DE Mme LA BARONNE CARTIER DE SAINT-RÉNÉ,

Secrétaire de la Ligue des Femmes pour le Désarmement International.

MADAME,

Permettez-moi de vous exprimer d'abord, ainsi qu'à vos honorées collègues toute la sympathie que m'inspirent vos généreux efforts en faveur de la grande cause de la paix, que nous avons également tous, le désir de servir, quoique par des voies différentes.

Le sujet est complexe et grave quand il s'agit, soit de transformer, ou de faire disparaître une institution plusieurs fois séculaire...

Aussi ne pouvait-il manquer de soulever des objections et des controverses qui, de part et d'autre sincères, ne pourront qu'aider à son élucidation.

Remontant aux origines des sociétés, comme vous le faites, Madame, nous constatons, en effet, les progrès prodigieux accomplis à l'aide des découvertes scientifiques, dans la vie matérielle des *populations.*

Et si nous poursuivons la comparaison à l'égard de l'armée d'alors : bandes indisciplinées, sans cohésion, obligées de marauder pour trouver leur subsistance, ne voyons-nous pas que, là aussi, il s'est accompli d'immenses progrès ?

Le service obligatoire de 7 ans, abaissé à 3 ans; même à 2 ans chez nos voisins...

N'est-il pas permis, dès lors, de conclure à des modifications futures successives?

Les idées de paix gagnent du terrain, et l'abolition du crime inepte et cruel — qu'est la guerre — ne peut tarder longtemps encore.

Etant donné *l'instrument efficace : l'arbitrage,* qui a empêché déjà plusieurs fois des guerres assez récemment.

La nation entière, à tour de rôle, forme l'armée; ne l'oublions pas.

Et les travaux auxquels ses aptitudes variées la rendent propre sont

illimités, composée qu'elle est de professionnels de *tous les métiers*, — ayant à sa tête également des professionnels de *tous les arts*, de *toutes les sciences*.

Aux troupes incombent, dans les moments d'urgence, des travaux de tous ordres, — *témoin les troupes alpines*, et celles des *colonies*.

Il ne saurait être question de retenir, malgré lui, le libéré de ses 3 années de service; il restera libre de se retirer. Notez bien que l'Etat n'a aucun intérêt à le retenir, tant qu'il n'aura pas organisé des travaux productifs, que le groupement rend attrayants pour le *travailleur*.

Le soldat rétribué pour la *destruction* ne pourra-t-il pas *l'être mieux pour la production?*

L'évolution que nous traversons amènera des modifications — indispensables — forcées...

Une mission nouvelle, *glorieuse* entre toutes, s'ouvre devant les armées : celle des grands, des indispensables travaux pour l'équilibre des climats, et la réparation des fléaux qui ravagent les contrées : tels que cyclones, tempêtes et déboisement des montagnes, etc.

Les armées, composées des activités viriles des nations, seules, sont à même, grâce à une merveilleuse organisation (appliquée malheureusement à un but détestable), de pouvoir exécuter, avec l'économie et l'ensemble nécessaires, cette noble tâche, que rempliront aisément les armées — *transformées progressivement en armées pacifiques productives*...

Je ne puis quitter la plume sans vous dire, Madame, combien je serais heureuse si j'étais parvenue à vous faire pencher vers cette solution féconde.

GRIESS-TRAUT,

Vice-Présidente de la Société pour l'Amélioration du sort de la femme et la revendication de ses Droits, et Membre du Conseil d'administration de la Société Française pour l'Arbitrage entre les Nations.

LIVRES ET REVUES

L'abondance des matières nous oblige d'ajourner les extraits de la Conférence de Mme O. de Bézobrazow sur *Le Congrès de l'Humanité*, annoncés dans le dernier numéro. — De même pour la mention des ouvrages dernièrement reçus et pour la revue des revues.

M. Cesare Baudi di Vesme nous prie d'annoncer que, d'accord avec le Dr Giorgio Finzi et avec les héritiers du regretté Dr G. B. Ermacora, il vient de prendre la direction de la *Rivista di studi psichichi*, dont le siège est transporté à Turin, Via Rosine, 10.

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ